



HAL
open science

L'éviction des étrangers par le lignage, la légitimité et le mérite. La production historique des caciques immémoriaux de la vallée de Toluca, Mexique central (XVe - XVIIIe siècle)

Nadine Beligand

► **To cite this version:**

Nadine Beligand. L'éviction des étrangers par le lignage, la légitimité et le mérite. La production historique des caciques immémoriaux de la vallée de Toluca, Mexique central (XVe - XVIIIe siècle). Pierre Ragon. Les généalogies imaginaires. Ancêtres, lignages et communautés idéales (XVIe - XXe siècle), Publications des Universités de Rouen et du Havre, p. 49-82, 2007. halshs-00115235

HAL Id: halshs-00115235

<https://shs.hal.science/halshs-00115235>

Submitted on 20 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'éviction des étrangers par le lignage, la légitimité et le mérite. La production historique des caciques immémoriaux de la vallée de Toluca, Mexique central (XV^e – XVIII^e siècle)

Nadine BÉLIGAND

À don Longinos Silva Nájera qui savait mieux que personne que les Codex Techialoyan sont de vrais documents^{*}

Jésus, Marie, Joseph, bénis et loué soit en premier le nom de Dieu qui est au ciel et sur la terre et en tous lieux je le bénis moi Bartolomé Miguel je dois servir Dieu je commence à écrire comment je suis venu fonder dans cette terre nouvelle pour que cela se sache, comment s'est établi en premier Dieu puis moi Bartholomé Miguel dans ce village appelé San Luis depuis peu qu'il n'y a aucun endroit qui soit bon (c'est) montagneux c'est de la lande (sèche) comme de la paille il n'y a pas de terres cultivées quand je suis venu vivre (ici) moi Bartholomé Miguel et avec un petit mur de pierres j'ai formé mes maisons [où]

*. Don Longinos était le représentant des Biens Communaux de San Antonio la Isla. Je l'ai rencontré lors de mes premiers terrains, dès 1984. En 1987, alors que je travaillais dans les archives paroissiales de Calimaya, il m'avait rendu visite pour que je lui prépare une version tapuscrite de la *merced* de terres de 1539 que j'avais trouvée dans un fonds d'archives aux Archives Générales de la Nation de Mexico. Grâce à la *merced*, don Longinos avait la preuve que le Codex de ses aïeux n'était pas un « faux », que les informations qu'il contenait étaient véritables car elles se recoupaient d'un document à l'autre. Don Longinos me demanda de « signer » ma transcription et comme les historiens sont en règle générale dépourvus de sceau validant le caractère légal de leurs transcriptions, j'apposai, près de ma signature, celui que l'on utilisait à la paroisse pour attester des extraits de confirmations ou de baptêmes. J'avais eu le sentiment de produire ce jour-là un nouveau Techialoyan du XX^e siècle : il y avait tellement d'éléments chronologiquement discordants. Don Longinos était alors très souffrant, cette visite fut la dernière. Avant de partir rejoindre ses ancêtres, il versa ma transcription comme dernière pièce au dossier élaboré depuis des années par un avocat défendant les intérêts du village. Il espérait ainsi voir s'achever de son vivant le conflit de terres que subissait son village avec ses voisins de Santa Cruz Atizapán. Il ne vécut malheureusement pas assez longtemps pour voir l'affaire résolue. Puissent ces quelques pages lui rendre hommage.

j'ai commencé à déboiser et à débroussailler pour que l'endroit soit propre. Notre Dieu et seigneur ou saint Louis ou le saint saint Bartholomé, ou saint Nicolas ou saint Sébastien ou sainte Marie qui furent patrons du village ensuite moi homme du monde Bartholomé Miguel qui me lance dans le monde et pour que ceci soit connu, et comment on doit le comprendre et j'aime ces quatre saints et au [le] cinq [cinquième] c'est Notre Aimée Mère et seul je les appelle je les prie de déterminer qui doit être le patron du village que celui-ci c'est à moi Bartholomé Miguel de le servir des quatre ou cinq saints Notre Aimée Mère maintenant que Dieu m'envoie n'importe lequel de ces saints ...¹

Ce bref extrait d'un titre primordial, daté de 1535 et probablement réalisé dans les années 1670, illustre assez bien la nature du dialogue qu'établit le « fondateur » du village avec ses ascendants. Il n'est ici question que de Dieu et des saints ; don Bartholomé Miguel revendique l'héritage, après Dieu -« en premier Dieu puis moi »- du patronage sur le village. Plaçant au centre la filiation divine, se présentant comme fils du Père (Dieu) on pourrait penser que Bartholomé Miguel appréhende son existence par une ascendance qui privilégie la conception sur la procréation. Or, Bartholomé Miguel n'a rien d'un gnostique ; en effet, ses « titres primordiaux » comprennent également son propre testament, par lequel il lègue son titre et ses biens à son jeune fils Agustín Miguel. Au seuil de la mort ce dernier complète les « preuves » constituées par son père en ajoutant au dossier son propre testament. La troisième génération recueille les fruits de ce double héritage.

1. « *Jesus Maria y Joseph Bendigo y Alabo primero Dios que esta en el cielo y en la tierra y en todo lugar lo bendigo yo Bartholome Miguel le he de servir a Dios empiezo a escrebir como bine a fundar en esta tierra nueva para que se sepa, como se asentó primero Dios despues yo Bartholome Miguel en este pueblo que se nombra San Luiz nuebamente que no hai lugar bueno todabia montoso y breñoso como sacatonales que no ai milpas quando bine a bibir yo Bartholome Miguel y con una cerquita de Piedras forme mis casitas doze [donde] empeze a desmontar y encombrar para que estubiera en lugar decente. Nuestro Dios y señor o San Luiz o el santo San Bartholome, o San Nicolas o San Sebastian o Santa Maria que fuesen Patrones del Pueblo despues io hombre del Mundo Bartholome Miguel que me echo en el Mundo y para que este señalado, y como se ha de entender y amo a estos quatro santos y a los cinco [el quinto] es Nuestra Amada Madre y solo les llamo les ruego determinen quien ha de ser de estos patron del pueblo que este le he de servir yo bartholome Miguel de los cuatro o cinco santos Nuestra Amada Madre haora qualquiera de estos Santos me ha de embiar Dios... » . Archivo General de la Nación (Mexico), Tierras, vol. 2860, exp. 1, ff. 59r-73v. ici, folio 59 r. Nous utilisons ici la paléographie publiée dans l'étude récente de Paula López Caballero, *Los Titulos Primordiales del Centro de México*, México, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 2003, p. 93-103.*

La filiation ainsi établie entre Dieu patron et le cacique gouverneur livre un exemple de généalogie qui unit, sur une échelle verticale, *ego*, ses ascendants et ses descendants, en privilégiant ces derniers, c'est-à-dire ceux qui établissent les dossiers destinés à apporter les preuves de leur légitimité à gouverner le village en leur qualité de descendants du fondateur. Les auteurs de ces titres semblent jouer avec la filiation. D'une part, les revendications et pétitions reposent sur les ascendants, conséquence de l'impératif vétérotestamentaire², de l'autre, les « titres » dévoilent qu'en marge de cette identité par ascendance se glisse une identité par « paternité amnésique »³ : la filiation s'oriente vers l'avenir, elle fait d'*ego* un modèle, un géniteur, le hisse au rang d'une origine comme affirmation de l'identité d'un groupe.

En Nouvelle-Espagne, les généalogies ont joué un rôle essentiel dès le début de la conquête. Pour conserver quelques privilèges ou obtenir des pensions de la Couronne à titre de dédommagement de la cession des droits seigneuriaux, la noblesse indigène a dû prouver son appartenance à telle famille princière, tel lignage seigneurial. Ainsi, la réunion des preuves d'une ascendance noble garantissait la légitimité de la domination politique des caciques sur leurs sujets. Dès le XVI^e siècle, des manuscrits généalogiques ont été produits devant les cours souveraines, les tribunaux ecclésiastiques ou encore le Conseil des Indes, dans le but de conserver des sujets, d'obtenir des pensions ou bien des indemnités liées aux services rendus à la Couronne.

Ce n'est pourtant pas l'Espagne qui introduit la pratique généalogique. L'empire de Motecuhzoma, qui est très éloigné des sociétés « froides » puisqu'il possède une écriture pictographique, avait ses spécialistes en la matière et aucune famille princière ne manquait de ces précieux documents. Dans la mesure où les relations de parenté et les mariages déterminaient une grande partie des activités économiques, politiques et sociales des individus et des groupes, la conservation par écrit de ces relations était un savoir essentiel. Mais la vague iconoclaste des premiers religieux mêla pêle-mêle démons et ascendants dans de grands autodafés extirpateurs. Les

2. Bruno Jay a démontré que « l'impératif vétérotestamentaire » n'a pas pour conséquence la sanctification de la descendance mais, paradoxalement, celle de l'ascendance ». Bruno Jay, « Généalogie et descendance. Une certaine quête de l'identité », in Jean Gayon et Jean-Jacques Wunenberger, *Le paradigme de la filiation*, Paris, L'Harmattan, collection « Conversances », 1995, p. 279-287 ; ici, p. 282.

3. J'emprunte le terme à Bruno Jay, note 2.

généalogies subsistèrent toutefois dans des cercles alphabétisés et savants et en particulier au sein de la noblesse.

Le XVI^e siècle vit renaître les grandes histoires dynastiques et généalogiques sur le modèle de celle d'Ixtlilxochitl.⁴ L'historien Chimalpahin -qui écrit en 1610 et 1631- rédigea ses *Relaciones* en utilisant des sources chalcas conservées par sa famille. Don Vicente de la Anunciación, l'aïeul de Chimalpahin, lui prêta un livre. Cette « généalogie princière ancienne –expliqua-t-il à Chimalpahin- m'a été laissée par mon père, ton aïeul, don Miguel de Santiago Teuhxacantzin ». Chimalpahin tenait de l'un de ses aïeux, don Domingo Hernández Ayopochtzin, un manuscrit pictographique qui représentait l'ancien lignage seigneurial de Tenanco. À son sujet, Chimalpahin écrit :

Celui-ci [don Domingo Hernández Ayopochtzin, mort en 1577] apprit à lire et à écrire, de sorte qu'avec des lettres [alphabétiques], des caractères il porta dans un livre ce qui y était contenu, qu'il nous présenta comme un miroir.⁵

Ces miroirs des princes renvoyaient l'image des individualités ; ils aidaient les contemporains à mieux apprécier leur histoire et à se démarquer d'une histoire officielle forgée par les Mexica. N'étaient-ils détenus que par les grandes familles princières ? La noblesse locale avait-elle pour sa part conservé ce type de sources ? Sinon, quand la nécessité s'en fit-elle sentir et pourquoi ?

Les individus qui nous intéressent ici n'ont rien à voir avec les grandes familles seigneuriales des premières décennies du XVI^e siècle ni même avec l'entourage de Chimalpahin ; ce sont des familles issues de la petite noblesse dont l'ancrage repose sur des réseaux localisés de maigre extension spatiale. Mais ils conservent avec leurs aînés un point commun très important : la tradition écrite. À la fin du XVII^e siècle, l'écriture des généalogies apparaît essentielle pour établir la filiation spirituelle d'un individu ; hormis la filiation circonstancielle avec Dieu ou le saint patron d'un Bartholomé Miguel, les généalogies

4. Don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, *Obras Históricas*, 1^{ère} éd. 1891-1892, México, Editorial Nacional, 1952. Tome 1, *Relaciones*. Tome 2, *Historia Chichimeca*.

5. Les *Relaciones* et autres écrits de don Domingo de San Anton Muñon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin sont analysés dans Jacqueline de Durand Forest, *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin (du XI^e au XVI^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, collection Documents Amérique Latine, 1987, 2 tomes. Le texte cité provient du tome 1, p.120.

de ces groupes font revivre les ascendants préhispaniques, fondateurs des villages, guides de leur pérégrinations. L'identité appréhendée par ascendance inscrit l'individu dans une dépendance à un modèle primordial.

Ainsi, la généalogie conduit à poser la question de l'identité d'un individu ou d'un groupe, ce dernier étant censé se « reconnaître » dans la filiation d'un « père » fondateur. Pour autant, l'expression « généalogies imaginaires » invite à définir en quoi cette identité ainsi créée est « imaginaire ». D'où la question : qu'est-ce que l'imaginaire ?

Dans le dictionnaire, « imaginaire » a pour connotation d'exister seulement dans l'imagination et de se rapporter à des objets qui ne sont pas réels. À la différence de l'action de « se remémorer » qui est le fait d'amener dans la conscience une expérience réelle ayant eu lieu dans le passé, la qualité d'« imaginaire » est la perception dans le mental conscient d'événements qui n'ont aucune relation avec la réalité passée ou présente.

Rejoignant les enseignements d'une certaine expérience religieuse, la psychologie postule que l'âme est la « capacité » de coexistence, l'altérité immanente du sujet et chaque monde imaginaire est –de cette altérité- l'empreinte. Lacan a dépassé la fonction constituante de l'altérité en articulant l'imaginaire au symbolique et au réel autour de la théorie du nœud borroméen qui énonce que ces trois dimensions (imaginaire, symbolique, réel) sont irréductibles, distinctes et solidaires.⁶ Ainsi le réel –le père réel, le géniteur- est pris entre le symbolique –le père symbolique qui vaut comme fonction, l'« autre »- et l'imaginaire, le « moi ». Lacan définit l'imaginaire comme l'ordre de tout ce à quoi le sujet se prend et en quoi il se rassemble : images, fantasmes, représentations, ressemblances et significations. C'est le champ du « moi », du narcissisme, du corps comme image, de la fantaisie et des fantasmes, de tout ce qui est pour le sujet sa réalité en tant qu'il s'y retrouve, la partage et y ressemble. Défini à partir du miroir, c'est l'ordre du tout, de la capture par le leurre et du mirage.⁷

6. Toutefois, le sinthome et la folie tendent à les confondre, négation du réel de l'altérité, de l'inter-subjectivité où ils peuvent trouver leur dénouement. Markos Zafiropoulos, *Lacan et les sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

7. Jacques Lacan, Conférence du 8 juillet 1953 : «Le symbolique, l'imaginaire et le réel » ; *Des noms-du-père*, Paris, Seuil, 2005.

Les historiens pour leur part ont donné de l'imaginaire une définition proche de celles du « transpersonnel » des psychologues et des « images » lacaniennes. Ainsi, pour Jacques Le Goff, l'ensemble des « représentations mentales sous une forme imagée » est voué à connaître des mutations. Car l'imaginaire est avant tout la représentation que se font les hommes de l'histoire, de la place et du rôle de leur société. Pour autant, l'histoire de l'imaginaire est un territoire de l'histoire des représentations. L'imaginaire est indispensable dès lors qu'il apporte à l'histoire « un surplus de vérité et non pas un surplus de manipulation »⁸.

Ainsi définies, les « généalogies imaginaires » apparaissent comme des créations nécessaires à la formation identitaire d'un individu ou d'un groupe dans le processus de création d'une histoire propre. La généalogie imaginaire est à la fois un objet historique et une fabrication de la mémoire des sociétés qui les produisent. Si l'historien ne peut se substituer à cette mémoire, il peut tout au moins essayer de comprendre les enjeux d'une telle construction. C'est ce que nous allons tenter de faire dans les pages qui suivent en partant de sources nahuatl provenant du Mexique central.

Les codex Techialoyan et le statut politique des villages

Réalisés entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle –utilisés jusqu'à nos jours-, énigmatiques à bien des égards, ces Codex Techialoyan vont nous permettre d'examiner, au ras du sol, le rôle de la généalogie dans la construction de nouvelles entités villageoises. Animés par la nécessité impérieuse de conserver le gouvernement des républiques indigènes, des individus –ou des groupes de parenté- vont se mettre en quête de leurs origines probables afin de légitimer la supériorité de leur lignage soit la suprématie de leurs droits à gouverner. Le contexte est particulier puisque les documents sont produits dans une phase où l'activité scripturaire est intense autour de la question de la défense territoriale et des maisons caciquales ; c'est la période à laquelle la pratique de l'écriture se généralise, en particulier les actes individuels d'écriture comme les testaments dont l'usage gagne même les Indiens « du commun ».

8. Jacques Le Goff, « Histoire et imaginaire », *Conscience de*, 17 : *Histoire, filiation et imaginaire*, 1990, p. 11-22.

La première question que nous allons observer est celle de la filiation mise en avant par les auteurs des codex afin d'examiner la cohérence entre cet « autre » et ce « moi ».

Les ascendants étant toujours présents dans les manuscrits, la comparaison des références ancestrales va nous permettre de dégager les aires d'influence culturelle et politique mises en valeur ainsi que l'implication de ces choix.

Nous avons retenu un échantillon de dix codex Techialoyan⁹ provenant de la vallée de Toluca dans la région comprise entre San Miguel Mimiahuan, au Nord et San Pedro Zictepec au Sud (carte 2, Mimiahuan au Nord et Tziuhtepec au Sud)¹⁰. Nous ne pouvons malheureusement pas inclure le Codex de Metepec (704) dont nous connaissons l'existence mais dont aucune paléographie ne nous est parvenue.¹¹

Notre but est de mettre en évidence les parentés thématiques des codex, ressemblances qui pourraient être liées à la proximité géographique voire à la contiguïté entre villages.

Les codex de San Miguel Mimiahuan (711), Santa María Ocelotepec (708) et San Francisco Xonacatlan (723), ont été élaborés par des villages politiquement individualisés qui dressent la liste de leurs sujets respectifs. Ils mettent en relief la période où Ocelotepec n'était plus la *cabecera* (chef-lieu) des deux autres entités. Mimiahuan s'étant séparé en 1643 et Xonacatlan en 1684. Au XVI^e siècle, Ocelotepec et ses sujets était une encomienda. Jusqu'en 1688, date à laquelle la Couronne reprit Ocelotepec, la *cabecera* était encore comptée parmi les villages qui tributaient à Tacuba, c'est-à-dire aux héritiers des Moctezuma. Ces informations nous permettent de situer

9. Le codex Techialoyan de San Pedro Citepec est composé de trois manuscrits portant les numéros 739-740 et 741. Il sont été analysés comme un seul codex.

10. À l'exception du Codex de San Antonio Techialoyan que nous avons publié en 1993 (note 17), cet échantillon a été formé à partir des paléographies des textes nahuatl réalisées par Joaquín Galarza en collaboration avec Marc Thouvenot. Joaquín Galarza et Marc Thouvenot, *Techia. Corpus Techialoyan. Textes en caractères latins*. Collection Mesoamerica, Paris, Editions Sup-Infor, 1990. Je tiens à remercier Marc Thouvenot de m'avoir donné accès à cette précieuse base de données. Le premier catalogue des Codex Techialoyan a été réalisé par Donald Robertson et Marta Barton Robertson, "Techialoyan Manuscripts and Paintings, with a Catalog", Austin, *Handbook of Middle American Indians*, Austin, University of Texas Press, vol. 14, Part III, p. 253-280.

11. Nous n'avons aucune description de ce manuscrit qui semble appartenir à une collection privée. Dans son catalogue, Donald Robertson lui a attribué la lettre D et le numéro 704.

l'élaboration des codex dans une période immédiatement postérieure à ce processus, soit probablement dans les années 1690, après la formation des trois *cabeceras* indépendantes.

San Pedro Atlapulco (726) fut octroyé en encomienda en 1528 ; le village revint à la Couronne entre 1643 et 1688. San Martín Ocoyoacac (733) et Santa María Tepexoyucan (731) sont des villages limitrophes, aussi leurs codex pourraient se concevoir dans la perspective d'une rivalité pour les territoires possédés et pour le contrôle du gouvernement. En effet, une des thématiques les plus développées dans ces codex concerne les limites de terres entre villages contigus. Ces deux républiques indigènes administrées par des *cabildos* différenciés ont été sujets de Tacuba dès le XVI^e siècle ; l'*encomendera* de Tacuba était Isabel Moctezuma puis son mari Juan Cano.¹² À sa mort, les tributs de ces trois villages furent assignés à ses descendants. Il y eut pourtant une interruption dans la succession. Le testament de Juan Cano Moctezuma¹³, daté de 1623, apporte des éclaircissements tout à fait intéressants sur cette question. Ce personnage est le fils de Gonzalo Cano Moctezuma et d'Ana de Prado Calderón, soit le petit-fils issu du mariage d'Isabel Moctezuma et Juan Cano. Il possède en outre un majorat (le terme *mayorazgo* doit être compris comme *cacicazgo*) ainsi que les haciendas de Xaxalpa et Chimaliapa situées dans la juridiction d'Ocoyoacac. Dans son testament, il explique qu'il possédait l'*encomienda* de Tacuba et que, n'ayant pas eu d'enfant mâle, il la vendit à Alonso Pérez de Bocanegra qui ne lui versa qu'une partie de sa valeur. Il suppliait son fils unique, Diego Cano Moctezuma, de continuer le procès devant l'Audience et de récupérer ses biens ainsi que les tributs trop perçus.¹⁴

12. D'après le *Memorial de los pueblos de Tacuba*, Juan Cano reçut Ocoyoacac, Tepehuexoyocan, Quapananoayan, Capulhuac et Couatepec. Voir Emma Pérez Rocha, *La tierra y el hombre en la villa de Tacuba durante la época colonial*, México, Instituto Nacional de Antropología e Historia, « Colección científica » 115, 1982, p. 15, tableau 1 et p. 17, carte 1.

13. Le testament se trouve aux Archivos Notariales de Toluca, cuad. 8, leg. 4, ff. 32 v-38 v. Fils de Gonzalo Cano Moctezuma et d'Ana de Prado Calderón.

14. « *Yten digo que por quanto entre los demás bienes que yo tenía de mi patrimonio hera el ser mi mayorazgo [raturé : de la encomienda] del pueblo de Tacuba, y no pudiéndolo hazer por tener hijo legitimo heredero teniendo necesidad le bendí a Alonso Pérez de Bocanegra en seys mil pesos de oro común en la qual [venta ?] [fui ?] engañado y dagnificado en más de las dos partes de su verdadero balor y sobre que se recinda y de por ninguna la dicha venta tengo puesta demanda al dicho Alonso Pérez de Bocanegra y a sus herederos y sobre ello fechas prouanças que pasan en la Real Audiencia ante el secretario [déchiré] mando que por parte de mi heredero se continué fenezca y acaué el dicho pleito hasta quedar libre con la dicha mi parte del*

Juan Cano Moctezuma souhaite être enterré dans l'église d'Ocoyoacac et demanda que « les Indiens d'Ocoyoacac, Tepexoyuca, Quapanoaya, Capulhuac et Coatepec [l']accompagnent lors de [son] enterrement ».¹⁵ Ainsi, le testament laisse transparaître une relation caciquale entre lui-même et les villages en question, le *cacicazgo* n'étant pas seulement un régime de propriété mais aussi un régime de type seigneurial et un mode de gouvernement¹⁶. Du reste, dans son testament, Juan Cano Moctezuma revient sur le mot *mayorazgo* - « majorat »- pour le remplacer par celui d'« encomienda »¹⁷. Par ce repentir linguistique, il exprime la nature de la relation qu'il entretient avec cette possession : celle d'un domaine privé, indivisible et transmissible.

Le village de San Antonio Huizquilucan ou San Antonio des Otomi (codex 724) est géographiquement le plus au Nord. Il était compris dans la juridiction de Tacuba ; sa population avait été regroupée en 1593.

Les trois derniers codex de San Antonio Techialoyan (701)¹⁸, San Miguel Tepexoxohucan - San Miguel Cuaxochco (721) et San Pedro Zictepec (739-740-741) concernent la partie la plus méridionale de la vallée de Toluca, mais les villages d'où ils sont issus ne sont pas limitrophes ; les conflits de nature politique peuvent toutefois être au

pueblo de Tacuba boluiéndole lo que por él se me dio reciuiendo en quenta los réditos que a cobrado de los tributos que del me pertenezía y a auído lo qual hago por descargo de mi conciencia. », Archivos Notariales de Toluca, cuad. 8, leg. 4, ff. 34 r-v.

15. «... *mi cuerpo sea sepultado en la yglesia de San Martín del pueblo de Ocuycaque junto a la pila del agua bendita de la dicha yglesia con el acompañamiento del beneficiado del dicho pueblo y su acompañado y rruego y pido a los yndios del dicho pueblo de Ocuycaque Tepesoyuca Papanoaya y Capuluaque y Coatepec me acompañen en el dicho mi entierro* ».f. 33 r. Juan Cano Moctezuma fait également don de 50 pesos d'or pour les églises d'Ocoyoacac, Tepexoyuca et Quapanoaya. : « *cinquenta pesos de oro común que éstos gasten en las dichas yglesias en las cosas más necesarias para ellas y se entreguen a los gobernadores y fiscales de los dichos pueblos para ello ...* », *Idem*, 37 r.

16. Sur le *cacicazgo* voir les études réunies par Margarita Menegus Bornemann et Rodolfo Aguirre Salvador, *El cacicazgo en Nueva España y Filipinas*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2005. Voir en particulier l'article de Margarita Menegus Bornemann, « El cacicazgo en Nueva España », p. 13-69.

17. Note 14, deuxième ligne du texte.

18. Nadine Béligand, *El Códice de San Antonio Techialoyan A 701, Manuscrito pictográfico de San Antonio la Isla, Estado de México*, México, Instituto Mexiquense de Cultura, 1993.

cœur de leur élaboration¹⁹. San Antonio la Isla est devenu *cabecera* après le regroupement des populations de la Concepción de 1603 ; sur la plan fiscal, elle resta tributaire du comte de Santiago Calimaya jusqu'en 1728. Le codex 739 regroupe trois documents distincts 739, 740 et 741 qui correspondent à un seul codex originaire de San Pedro Zictepec.²⁰ Zictepec (ainsi que Cepayautla) était l'un des sujets géographiquement éloignés de Tacuba.

À l'exception de Huixquilucan (724), qui relevait directement de la juridiction de Tacuba, ainsi que de Tepexuxuca et Cuaxochco (721) qui dépendaient de la juridiction de Malinalco, tous ces villages étaient rattachés à la juridiction de Teotenango, *corregimiento* puis *alcaldía mayor* à partir de 1645. Du reste, Tepexuxuca et Cuaxochco (721) dépendaient de la doctrine de Tenango dont elles étaient géographiquement proches. Dans cette région, les regroupements de population des années 1603 –*congregaciones*– ont favorisé l'émergence de nouvelles *cabeceras* ; en 1684, vingt villages avaient ce statut. En plus de celles qui existaient déjà au XVI^e siècle –San Martín Ocoyoacac (733), San Pedro Atlapulco (726), San Bartolomé (puis Santa María) Ocelotepec (708), Tepexoyuca (San Gerónimo puis Santa María Asunción, 731) de nouvelles *cabeceras* se sont formées. Ainsi, en 1643 San Miguel Mimiahuanapan (711) se sépara d'Ocelotepec puis, en 1684, ce fut au tour de San Francisco Xonacatlan (723). San Antonio la Isla (701) commença à se séparer dès les années 1603 et consolida son statut dans les années 1690. Huixquilucan (724) devint *cabecera* tardivement, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.²¹ En 1603, les juges chargés de regrouper la population dans des villages de réduction tentèrent de déplacer la population de Cuaxuhxco et Tepexuxuca à Cepayautla, c'est-à-dire dans la juridiction de Tenango del Valle. Mais, à l'instar de Zoquicingo, les habitants se sont maintenus dans celle de Malinalco²².

Ainsi, à l'exception de Cictepec (739-740-741) et Ocoyoacac (733), assignées à perpétuité à l'*encomendero* de Tacuba, (héritiers

19. Il serait intéressant de comparer le codex de San Antonio (701) avec celui de Metepec mais il n'est malheureusement pas localisable.

20. Les codex ont été paléographiés et analysés par Fernando Horcasitas et Wanda Tommasi de Magrelli « El Códice de Tzictepec: una nueva fuente pictórica indígena », México, *Anales de Antropología del Instituto de Investigaciones Antropológicas*, 12, 1975, p. 243-272.

21. Peter Gerhard, *Geografía Histórica de la Nueva España, 1519-1821*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1986, p. 256.

22. *Idem*, p. 176.

d'Isabel Moctezuma et Juan Cano) et de San Antonio la Isla, qui faisait partie de l'encomienda des comtes de Santiago Calimaya jusqu'en 1728, tous les autres villages sont passés à la Couronne à la fin des années 1680. Ils ont tous le statut de *cabecera*, dont ils bénéficient pour la plupart depuis le XVI^e siècle ou bien qu'ils ont acquis entre les années 1643 et 1684.

Les codex proviennent donc de villages dont le grand point commun est bel et bien une organisation politique en *cabeceras*. C'est pour cette raison qu'ils mettent en exergue les relations entre les bénéficiaires des tributs (*encomendero-cacique*, Couronne) et les *cabildos* indigènes constitués indépendamment, et que leurs auteurs se présentent comme un gouvernement indigène gestionnaire des biens fonciers et responsable du versement du tribut.

Les examens trop rapides de ce corpus ont fait dire à plusieurs auteurs que les « forgers » de Techialoyan avaient cherché à se copier les uns les autres.²³ Il est vrai que leur unité stylistique, la récurrence des formulations pourrait laisser penser que le corpus est issu d'une fabrication « en chaîne » de manuscrits. De là à dire que leur contenu ne pouvait être que pures élucubrations il n'y a qu'un pas que beaucoup d'auteurs ont franchi. Mais l'examen attentif de leur contenu précisément et surtout leur analyse, dénuée de parti pris, entreprise à la lumière de sources complémentaires montre que le modèle, car il existe, c'est certain, est plutôt un « cadre diplomatique », comparable à l'archétype de la grâce foncière ou de la composition, parangon où s'insèrent des informations complètement personnelles, et surtout divergentes voire opposées d'un codex à l'autre. L'essentiel de cette divergence tient justement à la question des ascendants et de leur importance dans la construction des *cabeceras* du XVII^e siècle.

Les ascendants fondateurs et les contemporains

Pour faciliter la comparaison entre les manuscrits, nous avons résumé les informations concernant les personnages des Codex dans le tableau 1. Nous avons sélectionné tous les individus recensés : ancêtres, donateurs-fondateurs relevant de périodes plus ou moins

23. Ce débat est en partie résumé dans ma thèse, *Les communautés indiennes de la vallée de Toluca 1480-1810*, Thèse de Doctorat en Histoire et Civilisations, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, décembre 1997, 4 vol., 1 132 p. Ici, vol. 2, p. 563-584.

éloignées, nobles contemporains et personnages historiques, signataires et auteurs. L'intérêt est de souligner la cohérence générale qui se dégage, d'un point de vue chronologique, entre les ancêtres, les fondateurs et les contemporains, puis d'examiner les affinités entre villages voisins.

Relevons tout d'abord les occurrences peu fréquentes telle celle des Acolhuaque (codex 733) ou « seigneurs de Tetzco » (739-740-741) c'est-à-dire les Tetzcoans (voir carte 2). D'après Ixtlilxochitl, les Aculhua seraient originaires du nord-ouest du Michoacán ; Carlos Martínez Marín pour sa part considérait que c'étaient des Otomi de la zone de Xilotepec-Tula²⁴. Leurs seigneurs furent Nopaltzin (1188-1220) puis Tlotzin Pochotl (1220-1272) Quinatzin Tlaltecatzin (1325-1332) Huehue Ixtlilxochitl (1410-1416), Nezahualcoyotl (1431-1472), Nezahualpilli (1472-1515) et Cacamatzin (1516-1520). En 1526, un fils de Nezahualpilli lui succéda (don Hernando Cortés Ixtlilxochitl) et de 1540 à 1564 régna un autre fils de Nezahualpilli (don Antonio Pimentel Tlahuitoltzin). Les Acolhuaque s'établirent à Acolhuacan-Tetzco en 1325 sous le règne de Quinatzin. Huehue Ixtlilxochitl fut tué par les Tépànèques d'Azcapotzalco en 1416, ce qui conduisit les Acolhuaque à s'allier aux Mexica de Tenochtitlan et donna naissance à la Triple Alliance entre Tetzco, Mexico-Tenochtitlan et Tlacopan. Les souverains de Tetzco passèrent sous la tutelle des Tenochca mais la ville jouissait d'un grand prestige culturel ; c'était la capitale des lettres, en particulier de la poésie, de la musique, des Arts et des Sciences, représentés par des conseils spécifiques. Cette suprématie était reconnue au seigneur de Tetzco qui occupait le trône central de la salle du conseil.²⁵

Force est de reconnaître que la référence à Tetzco est rare dans les Techialoyan de la vallée de Toluca mais qu'elle est très vive dans les trois codex Techialoyan de Tepotzotlán²⁶. Dans le codex Techialoyan T-718 en particulier, les auteurs ont cherché à minimiser la tutelle des Tépànèques auxquels ils avaient été assujettis pour valoriser la protection des Aculhuaque. Ainsi, ce codex pourrait avoir

24. Jacqueline de Durand Forest, *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahin Quauhitlehuanitzin*, op. cit., tome 1, p. 250.

25. *Idem*, pp. 257-259.

26. Nadine Béligand, « El Códice de Tepotzotlán o fragmentos X-722, T-718 y P-714 », in Jesús Monjarás-Ruiz, Emma Pérez-Rocha, Perla Valle Pérez (comp.), *Segundo y Tercer Coloquios de documentos pictográficos de tradición náhuatl*, México, Instituto Nacional de Antropología e Historia, 1996, p. 409-438.

été élaboré par des Otomi qui se réfèrent à la période où ils avaient été protégés par Techotlallatzin Coxcoxtzin, seigneur de Tetzoco.²⁷

Les manuscrits que nous avons sélectionnés ici se rapprochent davantage de la chronologie tépanèque. La plupart des auteurs des codex déclarent que leurs ancêtres sont les Cuauhtlatlaca (codex 711, 708, 724, 733 et 726). Ce terme est proche de celui de *cuauhtlaapantlacas* qui désigne un des groupes qui s'est battu pour soumettre Cuauhtitlán à l'empire tépanèque sous le règne de Maxtlaton (1425-1428).²⁸ Dans nos codex, les Cuauhtlatlaca sont présentés comme « nobles » sur plusieurs générations (Codex 724 : « les enfants des Cuauhtlatlaca »). Ainsi, Tezozomoc, seigneur d'Azcapotzalco, capitale de l'empire tépanèque, est cité parmi les ancêtres dans les codex 723 (San Francisco Xonacatlan) et 701 (San Antonio la Isla).

Les Tépanèques sont culturellement proches des Otomi ; ils sont probablement d'origine matlatzinca ou otomie puisqu'ils s'étaient établis d'abord à Azcapotzaltongo (aujourd'hui Villa Nicolás) dans la vallée de Toluca avant de fonder la seigneurie d'Azcapotzalco en 1148. Les seigneurs dominants de cette dynastie sont Acolnahuacatl souverain d'Azcapotzalco à la fin du XIII^e siècle puis son fils Huehue Tezozomoc qui régna de 1367 à 1425 et son petit-fils Acolnahuacatl, souverain de Tacuba en 1430²⁹. En 1470, Tacuba était gouvernée par Chimalpopoca, fils de Huehue Totoquiahuatli. Ce sont précisément ces quatre personnages que l'on retrouve dans certains Codex :

Acolnahuacatl	Tezozomoc	Chimalpopoca	Totoquiahuatlii
Fils d' Acolnahuacatl [Tezozomoc et Acolnahuacatl] (711)	Tezozomoc d'Azcapotzalco (723)	Chimalpopocatzin (724)	Totoquiahuatzin (724)
	Tezozomoc d'Azcapotzalco (701)	Chimalpopocatzin (739-740-741)	Totoquiahuatzin (739-740-741)

27. Techotlallatzin Coxcoxtzin avait fragmenté sa seigneurie en petits états dont s'empara Tezozomoc, seigneur des Tépanèques. Jacqueline de Durand Forest, *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahin...*, op. cit., p. 256.

28. *Códice Chimalpopoca. Anales de Cuauhtitlán y leyenda de los soles*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1975, p. 43.

29. Jacqueline de Durand Forest, *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin*, op. cit., p. 259-267.

L'empire de Tezozomoc s'étendait sur toute la vallée de Toluca jusqu'à Atlacomulco au Nord. La guerre contre les Tépanèques se solda par la prise d'Azcapotzalco en 1428, victoire consolidée en 1433 (carte 2). À ce moment-là, les Azcapotzalca-Tépanèques furent dispersés à Huixquilucan (724) puis ils firent acte d'allégeance envers les Mexicains.³⁰ Ces derniers s'emparèrent alors des terres d'Azcapotzalco dont ses possessions de la vallée de Toluca. À partir de ce moment-là fut créée la Triple Alliance qui se maintint jusqu'à la conquête espagnole. En 1519, il y avait encore des *tlatoque* tépanèques à Tacuba, Tenayuca et Tultitlan. Azcapotzalco était divisé en deux gouvernements : l'un tépanèque et l'autre mexica. Aux côtés des Nahuatl se trouvait une minorité otomie et à Azcapotzalco la seconde langue était le matlatzinca.

Parmi les sujets d'Azcapotzalco –dans les années 1400- se trouvent les villages d'Ocoyoacac (733) et Tepexoxuca (721) ; parmi les sujets de Tacuba -vers 1428- se trouve Zictepec (739-740-741). Pour sa part Atlapulco (726) comprenait une population tépanèque réfugiée après la chute d'Azcapotzalco (1428) ; elle rendait des services d'armes et versait des tributs à Tacuba. Au XVI^e siècle, Mimiahupan (711) et Ocelotepec (708), sujets de Tacuba, avaient été répartis à des Espagnols de Tacuba ; Ocoyoacac (733) et Tepexoyucan (731) avaient été concédés vers 1550 à Juan Cano, troisième mari d'Isabel Moctezuma. Zictepec (739-740-741) et Huixquilucan (724)³¹ -qui avait regroupé des Tépanèques après la guerre de 1428- étaient sujets de Tacuba. Nous n'avons en revanche aucune information relative à une filiation entre Xonacatlan (723), San Antonio la Isla (701) et Tacuba (carte 2).

Ainsi, deux des codex sont produits par des villages qui n'ont apparemment aucun lien connu avec Tacuba. Pourtant, les auteurs du codex de Xonacatlan (723) établissent une relation entre leurs ancêtres d'Azcapotzalco (sous le règne de Tezozomoc) et les Matlatzinca ; cette filiation culturelle repose sur la cohabitation originale dans la vallée de Toluca puis à Azcapotzalco. Les auteurs du Codex de San Antonio la Isla (701) pour leur part revendiquent également des ancêtres tépanèques (sous le règne de Tezozomoc).

Ainsi, dans l'ensemble, les auteurs des codex se reconnaissent pratiquement tous dans un grand-père tépanèque auxquels ils ajoutent d'autres « pères », conquérants et successeurs des premiers. Les codex

30. *Idem*, p. 260.

31. Jusqu'en 1741. Voir Emma Pérez Roche, *El hombre y la tierra, op. cit.*, p. 33, note 111.

711, 708 et 723 se limitent strictement à leur filiation tépanèque ; celui de San Miguel Mimiahuan (711) fait d'Acolnahuacatl celui qui a « obtenu des terres pour les hommes de Mimiahuan ». Acolnahuacatl est le souverain tépanèque qui, sous le règne d'Itzcoatl (1426-1440), avait préparé une offensive contre Tenochtitlan (en 1430), tentative qui se solda par un échec. Après cette victoire, Huehue Motecuhzoma (« Moctezuma le Vieux », empereur de 1440 à 1469) s'attribua le titre de *tlacateccatl*, général et juge suprême.³²

Observons maintenant comment les personnages contemporains des codex établissent une parenté avec leurs aïeux. Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, les patronymes des nobles contemporains ne sont pas tépanèques. Pour rester sur l'exemple du codex de San Miguel Mimiahuan (711), on constate que le nom que s'attribue don Melchior, auteur dudit codex, est Motecuzomatzin Tlachuepantzin, c'est-à-dire qu'il porte le nom de l'empereur Motecuhzoma Xocoyotzin, qui régna à partir de 1503 plutôt que celui de Motecuhzoma Ilhuicamina, le « Vieux » Motecuhzoma qui recueillit directement les fruits de la chute d'Azcapotzalco.

Cette constatation est vraie pour le codex de Mimiahuan dont nous venons de parler ainsi que pour ceux d'Ocelotepec (708) et de Xonacatlan (723). La noblesse contemporaine du codex d'Ocelotepec porte le patronyme de Motezomactzin et l'auteur du codex de San Francisco Xonacatlan (708) celui de don Gabriel de Santa María Motecuçoçomatzin. Ils se rangent en quelque sorte du côté des souverains mexicas qui ont vaincu les Tépanèques.

Autrement dit, les auteurs des codex Techialoyan de cette région semblent entériner le transfert de la région tépanèque aux mains des Mexica jusqu'à la veille de la conquête. Ils se présentent comme les héritiers de cette double paternité qui est leur miroir.

Leur généalogie n'est pas individuelle mais culturelle ; elle ne met pas en scène des individus mais des nations luttant pour le contrôle politique et fiscal au sein de la vallée de Mexico et ses régions avoisinantes. Les manuscrits font preuve d'une grande capacité de coexistence avec l'autre, avec des passés superposés, chargés d'oppositions ; le contenu des manuscrits est l'empreinte même de cette altérité.

32. Jacqueline de Durand-Forest, *L'histoire de la vallée de Mexico*, op. cit., p. 290.

Une seconde tradition Techialoyan consiste à se réclamer héritiers du souverain Axayacatl ; fils de Tezozomoc, il succède à Huehue Moteuhczoma et règne de 1469 à 1481. Ce personnage est particulièrement important puisque c'est lui qui conquiert la vallée de Toluca entre 1471 et 1480 ; son successeur Tizoc (1481-1486) les vainc à nouveau en 1485.

Axayacatl puis ses successeurs à Mexico-Tenochtitlan avaient détourné le flux tributaire de la vallée de Toluca à leur profit. Pour ce faire, ils dessinèrent des zones de prélèvement fiscal, c'est-à-dire qu'ils redéfinirent les limites territoriales des villages. Aussi, en 1562, lorsque les autorités de Nouvelle-Espagne cherchèrent à maintenir l'intégrité des territoires, lors des premiers regroupements de population -destinés à faciliter l'évangélisation des Indiens-, ils s'entourèrent de témoins indigènes capables d'expliquer quelles étaient les divisions territoriales datant des années 1480-1520.³³ La plupart des témoins étaient âgés de 80 ans en 1559 et se souvenaient parfaitement des divisions territoriales de l'époque de Moctezuma, lesquelles étaient issues de celles d'Axayacatl. Ils expliquèrent que la conquête d'Axayacatl s'était heurtée à une résistance importante des Matlatzincas de la cordillère (entre Calimaya et Tenango) qui, de 1482 à 1484, s'étaient rebellés contre les collecteurs du tribut impérial. Ce soulèvement avait provoqué une riposte d'Axayacatl et la destitution du seigneur des Matlatzincas, Chimaltecuhtli. Puis les territoires avaient été délimités :

Le dit Axayacatzin voyant qu'il n'y avait ni police ni ordre entre les villages ...avait demandé que l'on érige des bornes entre eux, lesquelles ont été placées³⁴.

Les limites instaurées par Axayacatl ont permis de consolider l'emprise mexica sur la vallée de Toluca. En 1562, au milieu de tensions difficiles à résoudre, l'enquête de l'Audience de Mexico aboutit finalement à la mise en place de bornes pour séparer les territoires de Tenango, Tlacotepec et Tepemaxalco. Les marques

33. Dans ma thèse, j'ai en outre observé la formation des territoires indigènes aux XVI^e siècle : Nadine Béliand, *Les communautés indiennes de la vallée de Toluca 1480-1810*, Thèse de Doctorat en Histoire et Civilisations, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, décembre 1997, 4 vol., 1 132 p.

34. « *Y visto por el dicho Axayacatzin que no auia policia ni orden entre los pueblos ... auia mandado se hechasen mojoneras entre ellos los quales se pusieron y echaron.* », Archivo General de la Nación (Mexico), Tierras, vol. 2400, exp. 4, ff. 3 r-v.

partaient du volcan de Toluca jusqu'à la partie lacustre soit le village de San Antonio la Isla.

Les auteurs de Techialoyan qui choisissent de porter le patronyme Axayacatl sont les gouverneurs des codex élaborés dans la zone lacustre, à Ocoyoacac³⁵ (733) et à San Antonio la Isla (701). Le codex de Santa María Tepexoyucan (731) enregistre le nom d'un « capitaine » (*tlayacanqui*) don Esteban Axayacatl, l'un des rares signataires du manuscrit (tableau 1).

La troisième famille dans laquelle se reconnaissent les auteurs de codex Techialoyan est celle de Chimalpopoca d'Azcapotzalco (739-740-741, 724) et Totoquiahuatzin Tlacopanecatli (724). Chimalpopoca était souverain de Tacuba en 1470 ; son père était Totoquiahuatli. Il régna après Acolnahuacatl (1430-1470) fils de Huehue Tezozomoc.

Au terme de cette analyse, il apparaît que les patronymes les plus importants sont ceux des Tépanèques et que celui de Tezozomoc y occupe un rang essentiel car il est le père de pratiquement tous les autres : père « biologique » ou bien père fondateur de la dynastie qui règne sur Azcapotzalco comme sur Tacuba. Quant à Motecuhzoma Xocoyotzin, il apparaît, comme Axayacatl du reste, comme l'organisateur, à des fins fiscales, de la hiérarchie entre entités villageoises, hiérarchie que les Espagnols adoptèrent au XVI^e siècle.

Les Techialoyan dévoilent ainsi deux types d'ascendance : une ascendance culturelle, de filiation tépanèque, rappelant la parenté linguistique et religieuse entre Tépanèques, Matlatzinca et Otomi, et une ascendance de type territorial et politique, celle des Mexica, sur laquelle s'appuient les autorités péninsulaires. Au sein du groupe ici sélectionné se dévoilent trois tendances. Les *cabeceras* tributaires de l'encomendero de Tacuba au XVII^e siècle, tels Cistepec et Ocoyoacac ignorent totalement l'empire tributaire mexica et se réfèrent exclusivement à leur lignage tépanèque. En revanche, les *cabeceras* des rives du Lerma (Ocoyoacac et San Antonio la Isla), concernées par les répartitions d'Axayacatl, mettent en avant cette période de leur histoire ; enfin d'autres codex optent pour l'équilibre entre les deux héritages.

Nous pouvons résumer ces informations de la manière suivante :

35. Les gouverneurs se déclarent également « fondateurs du village ».

Codex	711	708	723	724	733	731	726	701	721	739-740-741
Dans le codex										
Tradition tépanèque				x	x		a	x		x
Axayacatl					x	x	a	x	x	
Tépanèques et Moctezuma	x	x	x				a			x
Statut politique										
XV ^e siècle	T	T	T	T	T	T	T	Cal	a	T
XVI ^e siècle	E	E	E	Ta	Ta	Ta	E	E	E	Ta
XVII ^e siècle	Ta/C	Ta/C	Ta/C	Ta	Ta	Ta	C	E	a	Ta
XVIII ^e siècle	C	C	C	?	Ta	?	C	E/C*	a	Ta
Doctrine fin XVII ^e s.	S	S	S	S	S	F	S	F	S	S

Tableau 2. Les ascendants cités dans les codex et le statut politique des villages les ayant produits. a : pas d'informations ; T : sujet de Tacuba ; Cal : sujet de Calimaya ; E : encomienda ; Ta : Sujet de l'encomendero de Tacuba, héritier de Juan Cano et Isabel Moctezuma ; E = encomienda ; Ta/C : Tacuba puis Couronne ; E/C* : encomienda jusqu'en 1728, puis couronne ; S : clergé séculier ; F : paroisse franciscaine (jusqu'en 1754) ; Ca : *cabecera* de doctrine ; V : sujet de doctrine (*visita*).

Ce qui ressort de ce tableau est tout d'abord la spécificité du groupe formé par les trois premiers codex dont la proximité géographique des villages d'où ils sont issus pourrait expliquer les affinités de contenu. Ils ont peut-être été faits en même temps. On observe une tendance similaire pour les codex 701 et 733 et pour les 721 et 731. On remarque également que les villages assujettis à l'encomendero de Tacuba au XVII^e siècle évoquent comme ancêtres Axayacatl (731) ou bien Axayacatl et les Tépanèques (733) ou bien les Tépanèques et Motecuhzoma (711, 708, 723, 739-740-741), cette filiation étant la plus importante. Il n'y a pas d'uniformité absolue dans le domaine de la filiation mais la volonté est très nette de considérer les XV^e-XVI^e siècles comme une période de transition d'un gouvernement à un autre. Les auteurs s'inscrivent ainsi dans une continuité topographico-historique qui sert de fondement au contrôle politique qu'ils exercent dans leurs *cabeceras*. La part d'imagination est très restreinte par rapport à l'imaginaire qui apparaît comme une dimension nécessaire à la constitution du réel, et fonde, entre réel et symbolique, le contrôle politique autonome. Les patronymes qu'adoptent les contemporains des codex Techialoyan -et qui sont empruntés aux souverains du XV^e siècle- constituent la part d'« imaginaire » ; ils offrent le soutien symbolique de consolidation du réel dans une relation d'altérité.

Entre identité collective et paternité sélective

Si l'« imagination » est absente c'est que les auteurs des codex s'appuient sur des chronologies accessibles qu'ils maîtrisent parfaitement. Une étude comparative tentant de mettre en perspective les codex Techialoyan et les Titres Primordiaux a cherché à établir des correspondances entre les codex Techialoyan et la tradition des Annales, des *Cantares* mexicains ou encore l'Histoire Toltèque - Chichimèque d'Ixtlilxochitl. Or, aucune de ces hypothèses, du reste séduisantes, n'a été démontrée.³⁶ Il faudrait dans un premier temps comparer les textes en nahuatl, des Annales ou autres chroniques et des Techialoyan par exemple, mais surtout réfléchir à la question de la circulation des imprimés et des manuscrits. Par quel circuit ces informations, pour la plupart non imprimées, seraient-elles parvenues aux mains des auteurs des Codex ?

Où peut-on se procurer des livres ? Des manuscrits ? Qui en possède ? Qui les vend ou bien les prête ? Voilà à notre avis des questions centrales bien peu étudiées. L'analyse des textes de Chimalpahin par Jacqueline de Durand Forest livre de très précieuses informations sur « l'entourage de Chimalpahin », qui écrit ses ouvrages historiques dans les années 1630 et s'inspire autant des documents pictographiques que sa famille a conservés que de livres et de manuscrits qu'il a acquis en propre.

Au XVII^e siècle, malgré l'interdiction formulée par Philippe II de ne plus publier d'ouvrages concernant les histoires du « temps de la gentilité » (1577), la Nouvelle-Espagne a vu fleurir de grandes histoires sous la plume de personnages issus des grandes familles princières préhispaniques formées par les frères des ordres mineurs, essentiellement franciscains. On compte parmi ces religieux de remarquables traducteurs et d'inlassables compilateurs.

Ainsi, au XVI^e siècle, fray Juan Baptista³⁷, rédigea une somme très controversée, les *Huehuetlatolli*, des "discours anciens" que la tradition orale indigène avait maintenu vivants au cours du XVI^e

36. Xavier Noguez et Stephanie Wood, « El problema de la historicidad de los títulos y códices Techialoyan », in Xavier Noguez et Stephanie Wood (coord.), *De tlacuilos y escribanos*, México, El Colegio de Michoacán – El Colegio Mexiquense, 1998, p. 167-221.

37. Fray Juan Baptista est né en 1555. Professeur de philosophie et de théologie, il a été successivement gardien de Texcoco en 1595 puis gardien du monastère de Tlatelolco en 1598. À partir de 1605, il s'est installé à Tacuba, où il est mort en 1613.

siècle ; ils furent imprimés en 1601³⁸. Fray Juan de Torquemada, auteur de la *Monarquia Indiana*³⁹, le considérait comme son maître, le qualifiant de "lumière de cette sainte province et de toute la Nouvelle-Espagne". Le troisième ethnologue et historien de la fin du XVI^e siècle est Fray Bernardino de Sahagún qui avait pris l'habit de saint François dans le couvent de Salamanque et s'était embarqué pour la Nouvelle-Espagne en 1529. Lui-même et fray Juan de Gama avaient été élus lecteurs de Tlatelolco ; c'est ainsi qu'ils fondèrent le Collège de Santa Cruz Tlatelolco destiné à former les élites indigènes. D'abord ministre du culte de plusieurs couvents pendant une vingtaine d'années, il passa le reste de sa vie -quarante ans- à s'occuper exclusivement de prédication, de confession, et à écrire une grande partie de ses oeuvres dont la *Historia General de las Cosas de la Nueva España*- au Collège de Santa Cruz. Il est décédé en 1590.⁴⁰

Le XVII^e siècle est également marqué par les productions historiques des chroniqueurs indigènes, héritiers des manuscrits que leur ont légués leurs familles respectives. En premier lieu, Hernando Alvarado Tezozomoc, auteur de la *Crónica Mexicayotl* traduite sous le nom de *Crónica mexicana* par son auteur⁴¹. Ce personnage était l'arrière-petit-fils de Moctezuhma Xocoyotzin et il était apparenté à Cuitlahuac, l'avant-dernier empereur aztèque. Son père, don Diego de Alvarado Huanitzin, tlatoani d'Ecatepec, se vit confier le gouvernement de la ville de Mexico par Antonio de Mendoza de 1539 jusqu'à sa mort en 1541. Alvarado Tezozomoc fut interprète de l'Audience de Mexico pendant quatre ans. Sa *Crónica Mexicayotl*

38. Fray Juan Baptista, *Huehuetlatolli que contiene las pláticas que los padres y madres hicieron a sus hijos y a sus hijas, y los señores a sus vasallos, todas llenas de doctrina moral y política. Publicadas por el P. Fr. Juan Baptista*, en México, año de 1601. 8°. Voir José Toribio Medina, *La Imprenta en México (1539-1821)*, Santiago de Chile, 1912, 2 tomes, t. 2, n° 201, p. 5-6 et Román Zuláica Garate, *Los Franciscanos y la imprenta*, México, Editorial Pedro Robredo, 1939, p. 221-222. Ce dernier attribue comme date des *Huehuetlatolli* celle de 1599 ? (sic).

39. Juan de Torquemada, *Veinte i un Libros Rituales y Monarchia Indiana*, Séville, Matthias Claujjo, 1615.

40. Fray Agustín de Vetancurt, *Menologio Franciscano de los varones más señalados que con sus vidas ejemplares, perfección religiosa, predicación evangélica, en su vida y muerte, ilustraron la provincia del Santo Evangelio de México*, [Tomo IV], recopiladas por Fray Agustín de Vetancurt [1^{ère} éd. Mexico, 1697-1698]. Reproducidas en *Biblioteca Histórica de la Iberia*, [Tomo X], México, Imprenta de I. Escalante y Cía, Bajos de San Agustín, 1871, p. 359-360.

41. Hernando Alvarado Tezozomoc, *Crónica Mexicana*, (1^{ère} éd. Kingsborough, 1848), México, Editorial Leyenda, 1944 ; *Crónica Mexicayotl* (1^{ère} éd. México, 1949), 2^{ème} éd. México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1975.

narre l'histoire des Mexica depuis le règne d'Acamapichtli jusqu'à l'arrivée d'Hernán Cortés. Dans son œuvre, il souligne le rôle prépondérant des Culhua-Mexica de Tenochtitlan. L'historien don Fernando de Alva Ixtlilxóchitl en revanche souligne le rôle prépondérant des Acolhuaque de Tetzco.

Ixtlilxochitl est le descendant direct de Netzahualcoyotl, seigneur acolhua de Tetzco. Il est né en 1568 à Tetzco ; son père était Juan de Navas Pérez de Peraleda et sa mère Ana Cortés Ixtlilxóchitl. Il a étudié au collège de Santa Cruz de Tlatelolco puis il a occupé successivement les fonctions de gouverneur de Tetzco (1612), interprète du Tribunal Général des Indiens puis gouverneur de Tlalmanalco (1621). Il a compilé des *Cantares* anciens et interprété d'anciennes peintures qui représentaient des personnages et des événements historiques. Son travail donna plusieurs *Relaciones* comme celles des Toltèques et des Chichimèques. Son œuvre la plus importante est la *Historia Chichimeca*, écrite en espagnol, grâce à la compilation de manuscrits anciens, des *Cantares* et de la tradition orale. Sa vision de l'histoire est très tetzcoane et doit être nuancée par la vision plus tenochca centriste d'Alvarado Tezozomoc. Fernando de Alva Ixtlilxóchitl est décédé vers 1648.

Il nous reste à mentionner Domingo Francisco de San Antón Muñon Chimalpahin Quauhtlehuantzin, auteur entre autres de huit *Relaciones*, rédigées entre 1610 et 1631.⁴² Chimalpahin est né en 1579 à Amecameca dans la province de Chalco. Son père était Juan Agustín Yxpintzin, fils de la princesse Xochiquetzaltzin ; son arrière grand-père était l'un des seigneurs de Tenanco. Il choisit pour patronymes Chimalpahin et Quauhtlehuantzin qui avaient été portés par le prince chalca Huehue Chimalpahin et son puîné, sans doute pour maintenir vivant le souvenir de l'ancienne indépendance des Chalca. Il a été éduqué au collège de Santa Cruz de Tlatelolco puis à l'âge de quinze ans (vers 1594) environ il se mit au service de l'Eglise San Antonio où il occupa les fonctions de Donado⁴³.

C'est avec Chimalpahin que s'éteint la dynastie des historiens en langue indigène. Leurs travaux s'inscrivent dans une tradition double : les héritages de leur propre culture, qui reposait sur les manuscrits pictographiques conservés dans leurs familles et sur l'*ars memoriae* ainsi que la formation que leur ont apportée les religieux, éducation dont la bibliothèque d'un Chimalpahin par exemple est le reflet : aux

42. Pour les manuscrits de Chimalpahin, voir Jacqueline de Durand Forest, *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahin Quauhtlehuantzin ...*, op. cit. p. 94-117.

43. *Idem*, p. 44-47 et généalogie p. 45 et 59-61.

côtés des œuvres proprement hagiographiques et de la littérature de contenu dévotionnel et religieux –par exemple la vie de saint Antoine, Gerson, les Epîtres de Paul, la Bible, le *Contemptus Mundi* de Kempis- on recense des œuvres de philosophes, d'historiens et de grammairiens parmi lesquels Aristote, Appien, Plutarque, Flavius Josèphe, Nebrija, Despautère⁴⁴. Il puisa également dans les œuvres de fray Juan Bautista, Torquemada, Tezozomoc et Ixtlilxochitl ses prédécesseurs.

Tous ces savants avaient accès à la Bibliothèque du collège de Santa Cruz Tlatelolco : ils y consultaient d'autres ouvrages qui pouvaient leur servir de source d'inspiration comme les Relations des guerres de Grenade, de l'Afrique, des répertoires du temps, des traités de géographie et beaucoup d'autres ouvrages juridiques et littéraires.

Mais leurs propres travaux étaient-ils accessibles à d'autres personnes ? Ce n'est probablement qu'un cercle restreint qui avait accès à leur lecture. Une anecdote rapportée par Chimalpahin dans son *Diario*, a retenu toute notre attention. La scène se déroule à Mexico en 1600. L'héritier d'Isabel Moctezuma et Juan Cano, « notre » Juan Cano Moctezuma, encomendero de Tacuba et à ce titre bénéficiaire des tributs d'Ocoyoacac et de Cictepac, se rend à Mexico où « il cherche Moteuhçomatzin ».

Celui qui le représenta était don Alvarado Teçoçomoczin, ils le transportèrent en litière avec un dais, qu'ils dressèrent, devant lui on fit acte de vasselage, jusqu'à ce qu'il arrive devant la porte du palais, le Vice-Roi vint à sa rencontre, les Castellans s'amusaient.⁴⁵

À cette époque, la ville de Mexico n'était pas gouvernée par un Moctezuma mais par Antonio Valeriano, le latiniste indigène, l'un des principaux informateurs de Bernardino de Sahagún et Juan de Torquemada. Il avait épousé la fille de Diego Huanitzin, c'est-à-dire la sœur du chroniqueur Hernando Alvarado Tezozomoc⁴⁶. Ce lien de parenté explique probablement pourquoi Alvarado Tezozomoc représente Valeriano, mais ne permet pas d'identifier « le » Moctezuma que cherche don Juan Cano Moctezuma. On peut toutefois saisir qu'au début du XVII^e siècle, la noblesse mexica,

44. *Idem*, p. 67-68.

45. La traduction française du texte original en nahuatl est de Jacqueline de Durand Forest, *L'histoire de la vallée de Mexico*, *op. cit.*, p. 509, note 56.

46. Charles Gibson, *Los Aztecas bajo el dominio español 1519-1810*, México, Siglo XXI, [1^{ère} éd., 1969], 8^{ème} éd. 1984, p. 172. Gibson n'établit aucun lien entre les deux familles.

héritière de Moctezuma, est une noblesse lettrée qui n'est pas isolée du gouvernement de la ville ; c'est une noblesse indigène qui exhibe publiquement sa filiation, ses droits naturels supérieurs à ceux des métis. Les Castellans eux-mêmes, rapporte Chimalpahin, « s'amusaient ». De toute évidence, Hernando Alvarado Tezozomoc joue le rôle de Moctezuma, son acte étant légitimé par sa double ascendance impériale -Moctezuma et Cuitlahuac. La scène n'est pas dénuée de provocation de la part de l'arrière-petit-fils du grand empereur aztèque à l'égard d'un « Espagnol » issu du mariage d'Isabel Moctezuma, fille de l'empereur, avec Juan Cano.

Cette anecdote nous a permis d'écarter une « piste » supplémentaire qui aurait fait des chroniqueurs indigènes du XVII^e siècle les principaux informateurs (voire défenseurs) de l'*encomendero* de Tacuba. Il apparaissait que les « héritiers de Moctezuma » avaient établi entre eux une sorte de hiérarchie du « plus » Moctezuma que « l'autre ». En clair, malgré sa position privilégiée et son accès à pratiquement toutes les sources disponibles, Alvarado Tezozomoc n'aurait jamais aidé l'*encomendero* de Tacuba à constituer les preuves historiques de ses droits à posséder l'*encomienda* de Tacuba⁴⁷. La piste des grands chroniqueurs s'estompait et ce faisant la fabrication des Techialoyan se voyait repoussée à nouveau vers la grande période charnière de la fin du XVII^e siècle, complètement en marge donc de l'époque où la haute noblesse impériale marquait encore sa différence ethnique et sociale.

Si les historiens n'avaient pu inspirer les auteurs des codex, d'autres sources en revanche avaient été directement utilisées. Au XVII^e siècle, la plupart des républiques indigènes disposent de leurs propres archives. Les cabildos conservent des copies de tous les « papiers » du village. Avec un peu de patience, on y trouve encore aujourd'hui des copies des *Relaciones Geográficas* réalisées à la fin du XVI^e siècle, mais surtout les copies des premières grâces foncières attribuées au début du XVI^e siècle, ainsi que les dossiers de *composiciones* des années 1680-1700.

Pour le Codex de San Antonio Techialoyan, nous avons pu établir que les nobles du codex portent des patronymes issus en partie d'une grâce foncière octroyée en 1539 par Antonio de Mendoza, premier vice-roi de Nouvelle-Espagne. Ainsi, le gouverneur de 1539, don Clemente Valeriano Ixtexotzin, devient, dans le codex, don Miguel de Santa María Axayacatl ; le principal de 1539, don Gerónimo de

47. Voir *supra* son testament de 1623, notes 13 à 15.

Santiago Atototzin devient don Alonso Atototzin. Les patronymes indigènes du XVI^e siècle : Atenco, Teguitzoco, Atecpatl, Quautotozin⁴⁸, sont remplacés par des patronymes que l'on ne retrouve dans aucune autre source de l'époque –tels Xoleztecatzin, Achquequentzin⁴⁹- et surtout le codex désigne les membres du gouvernement indigène du village, ceux-là mêmes qui, au XVI^e siècle, n'existent pas encore, les charges municipales n'étant conférées que dans les années 1550, contribuant à limiter considérablement les prérogatives des gouverneurs « naturels », c'est-à-dire les caciques locaux.

Les Indiens conservent les *mercedes* dont ils ont bénéficié peu après la conquête ; ces documents indiquent avec beaucoup de précision le finage, les limites, l'extension des parcelles. Ils ont également des copies des *composiciones* dont le contenu se base sur un parcours des terres réalisé sur place par un juge mandaté par l'Audience de Mexico. Ainsi en est-il de San Antonio la Isla (701) mais aussi de Tepexoyucan (731)⁵⁰. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, ces manuscrits sont très détaillés. Ils le seront beaucoup moins par la suite, d'où la nécessité, pour les villages, même aux XIX^e et XX^e siècles, de faire recopier les anciens manuscrits qui s'abîment. Comme l'expriment les habitants de Capulhuac en 1854 :

Les habitants du village de San Bartolomé Acapulhuac et de Tlaltizapan présentent leurs documents originaux que leurs premiers fondateurs leur ont laissés, et comme ils sont en mauvais état ils demandent qu'un interprète de cette cour en donne une transcription à

48. On retrouve certains de ces patronymes dans le recensement nominatif des tributaires de San Mateo Atenco (1563). Le recensement se trouve dans Archivo General de Indias, Escribanía de Cámara, 161 A, f. 46v-64r. Nous l'avons transcrit dans notre thèse, *Les communautés indiennes de la vallée de Toluca...*, *op. cit.*, vol. 3, tableau 24, p. 31-38.

49. Nadine Béliand, *Les communautés indiennes de la vallée de Toluca...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 578.

50. Les *composiciones* sont des droits versés par les villages dans les années 1680-1700 pour conserver la jouissance des possessions foncières. Elles font des possesseurs fonciers de légitimes propriétaires du sol. Voir Nadine Béliand, « L'agrimenseur, le juge et le roi : mesure et appropriation de l'espace en Nouvelle-Espagne », in Charlotte de Castelnau-L'Estoile et François Regourd (coord.), *Connaissances et pouvoirs. Les espaces impériaux (XVI^e-XVIII^e siècles). France, Espagne, Portugal*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2005, p. 101-125 ; ici p. 118-122.

la lettre en langue mexicaine ainsi qu'ils sont écrits ; parce qu'ils ne le comprennent que comme ça et qu'on les leur rende⁵¹.

Pour réaliser les codex Techialoyan, les auteurs ont utilisé les copies de leurs documents fonciers les plus anciens, à la différence des Titres Primordiaux, qui se basent également –ou exclusivement– sur des documents de nature privée comme les testaments.

L'élucidation des sources n'explique pourtant pas tout. Il reste en effet à comprendre l'unité stylistique des codex qui donne le sentiment qu'ils ont été faits par le même artiste. Certains manuscrits sont beaucoup plus soignés que d'autres, les pictographies coïncident davantage avec le texte, prouvant ainsi que le peintre indigène a eu le temps de réfléchir à l'harmonie entre pictographies et textes en caractères latins. D'autres au contraire sont grossièrement réalisés et seul le texte est bien rédigé. Un dernier groupe enfin laisse une impression d'inachevé ou bien il n'en subsiste que des fragments.

Mais le mystère qui pesait sur l'identité du forger est une énigme –enfin– résolue grâce au travail remarquable de Rebeca López Mora sur le *cacicazgo* de Diego de Mendoza Austria y Moctezuma⁵². On peut aujourd'hui attribuer un nom au père de ces codex. Il s'agit d'un certain Diego Morales, qui emprunte le nom de Diego García de Mendoza Moctezuma. C'est le fils de Roque García, cacique d'Octupa et de Magdalena de Mendoza y Austria. En 1699, il présenta une requête au Tribunal de l'Audience de Mexico pour se faire reconnaître cacique de Tacuba, Azcapotzalco et Santiago Tlatelolco, se présentant comme le seul héritier de don Diego de Mendoza Austria y Moctezuma, pour sa part petit-fils de Moctezuma par sa mère –María Suchimatzin, l'une des filles de l'empereur aztèque– et fils de Cuauhtémoc. Son nom fut également cité en 1702 lorsque les Indiens de San Juan Totoltepec lui réclamèrent une peinture dont ils lui avaient passé commande pour 20 pesos⁵³.

51. «*Los naturales del pueblo de San Bartolomé de Acapulhuac y Tlaltizapan presentan sus recaudos originales que sus primeros fundadores les dejaron, y por estar maltratados piden que un intérprete de este gobierno saque y ponga testimonio a la letra en el idioma mejicano como están escritos; porque sólo aci lo comprenden, y que se les buelva.*» Títulos Primordiales de San Bartolomé Acapulhuac et Tlaltizapan, Archivo General de la Nación (Mexico), Traslados de Tierras, vol. III, ff. 282r-284 v ; ici, ff. 283v-284r.

52. Rebeca López Mora, « El cacicazgo de Diego de Mendoza Austria y Moctezuma : un linaje bajo sospecha », in Margarita Menegus Bornemann et Rodolfo Aguirre Salvador, *El cacicazgo en Nueva España y Filipinas, op. cit.*, p. 203-286.

53. *Idem*, p. 254 et note 135.

Diego connaissait les cédules originales de la famille et se présenta comme seul héritier de Baltasar, fils de Diego de Mendoza Austria y Moctezuma. Il chercha donc à usurper le cacicazgo et comme il était expert en peintures il réalisa un manuscrit destiné à prouver ses origines, le Codex García Granados, Techialoyan Q 715, document pictographique qui expose la généalogie du premier conquérant toltèque ainsi que la liste des villages qui tributaient aux successeurs de Xolotl dans l'empire tépanèque basé à Azcapotzalco. Au recto du Codex, sont représentés Xolotl et sa femme, puis une liste de seigneurs tenochcas et de seigneurs tlatelolcas et enfin un bouclier sur lequel se détachent deux seigneurs d'Azcapotzalco. En somme, les trois principales tribus de la Triple Alliance y figurent : les personnages masculins sont les caciques de l'ancienne zone tépanèque ainsi que les seigneurs de Tenochtitlan et de Tlatelolco, dont est peinte la généalogie. La série de personnages mexica est peinte sur une bande longiligne, entre Chicomoztoc, lieu d'où ils seraient partis en 1090, et un blason colonial. La série des personnages tépanèques s'ouvre sur Cuacuauhpihzahuaac (1375?-1418), premier roi de Tlatelolco. Viennent ensuite ses descendants : Tlacateotl, gouverneur de Tlatelolco après la chute d'Azcapotzalco en 1428, Moquiuiux, qui s'est suicidé en 1473 ; Cuauhtemoc le Jeune et doña María Cortés Suchimazatzin, fille de Moctezuma. Enfin, figurent don Diego de Mendoza de Austria Moctezuma, fils de Cuauhtemoc, puis sa sœur, doña Ana Moctezuma.⁵⁴

Le but de Diego García était de se faire reconnaître héritier des terres de Tezontepec dont il se disait le cacique. S'il a pu construire si facilement cette généalogie c'est qu'il avait en main le testament de Melchor de Mendoza, fils légitime et héritier du don Diego de Mendoza Austria y Moctezuma du XVI^e siècle -fils de Cuauhtémoc.

En jouant sur la proximité de son supposé patronyme maternel -Mendoza y Austria-, Diego García tenta d'usurper un titre et un *cacicazgo*. Il était *arriero* –muletier- de métier et passait la plupart de son temps à voyager. Lors de ses incursions dans la vallée de Toluca, il fut mis au fait des besoins des villages et contre 10 ou 20 pesos acceptait de prêter ses services. San Mateo Atlahuaca lui avait ainsi avancé 50 pesos pour une peinture de leur territoire ; pour qu'il la réalise, ils lui avaient confié leurs *mercedes* et titres de terres... Ils ne

54. Robert Barlow, "Los caciques precortesianos de Tlatelolco en el Códice García Granados (Techialoyan Q)", *Tlatelolco a través de los tiempos*, México, n° 6, 1945, pp. 31-43 ; "El reverso del Códice García Granados", *Tlatelolco a través de los tiempos*, México, n° 8, 1946, pp. 33-48.

revirent jamais plus leurs documents, pas plus que la commande qu'ils lui avaient passée. En 1702, sa tentative d'usurpation fut mise en accusation et il fut exilé de la ville de Mexico.⁵⁵

La paternité ainsi démasquée ne retire rien à la qualité des informations contenues dans les codex ; elle vient même confirmer les propositions de datation que nous avons établies, à savoir avant 1703 pour ce qui est du codex de San Antonio Techialoyan et après 1695, date où le village avait obtenu confirmation du versement des droits fonciers *-composición-* pour parfaire sa possession vis-à-vis de la Couronne. Pour les petits « livres de terres » qu'il a confectionné pour les villages, Diego García a procédé de la même manière que pour « sa » gigantesque généalogie familiale. Il a en effet inséré des noms qui sont totalement le fruit de son imagination ou bien le produit des lectures des manuscrits qu'il mélangeait selon son bon plaisir. Ainsi, Rebeca López Mora a remarqué que dans le Codex García Granados, il insère le nom de sa vraie sœur à côté de ceux de la famille du vrai don Diego de Mendoza dont il veut usurper la personnalité et les biens. Son goût très prononcé pour les patronymes « de Santa María » (723, 731, 701, dans les livres de terres Techialoyan est aussi une preuve du caractère obsessionnel de la généalogie du vrai don Diego de Mendoza dont les arrière-petits-fils s'appelaient don Juan de Santa María et don Diego de Santa María. L'omniprésence du prénom Melchior (711, 708, 723, 731, 739-7140-741), parfois associé à celui de Gaspar (731) révèle combien Diego García avait intégré la généalogie de don Diego de Mendoza Austria y Moctezuma puisque ce dernier avait attribué ces prénoms à deux de ses fils.

Il disposait des documents authentiques des villages mais ne les utilisait que partiellement, décidé qu'il était à produire des informations suffisamment concrètes pour être vérifiables et suffisamment floues pour ne pas être contestées. C'est dans ce contexte qu'il a falsifié les dates de réalisation des manuscrits, les faisant remonter au XVI^e siècle. En revanche, il connaissait bien les généalogies et les dynasties préhispaniques : il avait travaillé la question pour réaliser son chef-d'œuvre généalogique, le Codex García Granados. Ses informations sont donc parfaitement admissibles.

On avait déjà remarqué que les manuscrits de la région otomie, sont plus soignés ; dans le codex de Tepetzotlan,⁵⁶ la figure

55. Rebeca López Mora, « El cacicazgo de Diego de Mendoza », *art. cit.*, p. 253-259.

machiavélique de Tezozomoc et l'apologie de Techotlalatzin, le bon seigneur protecteur des Otomi, donnaient à penser que les auteurs de ces codex étaient Otomi. Le témoignage de l'une des descendantes de don Diego de Mendoza Austria Moctezuma, explique que la famille de Diego García est otomie⁵⁷. Se sentant peut-être plus impliqué, il a consacré davantage de temps à réaliser ces manuscrits. Son métier itinérant lui permettait aussi d'être en contact avec les marchands de tout type d'articles, y compris de livres et de copies de manuscrits. Il devait certainement posséder aussi, en propre, des documents qu'il avait réussi à se faire prêter, des almanachs, des généalogies et autres sources qui lui étaient utiles.

La question de la relation entre les Techialoyan et les marchands itinérants est très intéressante et mériterait d'être approfondie car nous l'avons déjà rencontrée dans la région autour d'un dossier de Titres Primordiaux.⁵⁸ Dans les années 1715, un personnage se proclamant seul héritier cacique accusait un « marchand de sel » d'être à l'origine d'une usurpation des terres du cacique de Capulhuac⁵⁹. Cette obsession de l'étranger comme capteur de *cacicazgo* cachait-elle aussi l'ombre d'un Diego García?

Au total, les Techialoyan contiennent des informations foncières dont on ne peut douter ; leur véracité est confirmée par d'autres sources, espagnoles pour la plupart. La structure est vraie, vérifiable, tout comme le sont les toponymes des délimitations territoriales. Les fantaisies tiennent aux patronymes des acteurs contemporains des codex dont Diego García change le nom à loisir, mêlant ses propres fantasmes de puissance caciquale à celle de paysans indigènes désireux d'obtenir tout simplement des peintures de leur territoire dans une région dont on dit qu'elle manque de personnes capables de dresser des peintures.

56. Nadine Béliand, « El Códice de Tepotztlán o fragmentos X-722, T-718 y P-714 », *art. cit.*, p. 414-418 et p. 437.

57. Rebeca López Mora, « El cacicazgo de Diego de Mendoza Austria y Moctezuma », *art. cit.*, p. 253.

58. Nous préparons un travail sur cette question.

59. Nous avons montré que le « marchand de sel » n'avait rien à voir avec une usurpation de *cacicazgo* supposée être intervenue au XVI^e siècle. C'est un personnage du début du XVIII^e siècle qui loue des terres au gouverneur de Capulhuac, ce dernier ayant besoin d'argent pour soutenir sa charge de *mayordomo* d'une confrérie religieuse. Nadine Béliand, *Les communautés indiennes ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 584-595.

Pourquoi le nom précisément ? Parce qu'il est le miroir, dans une structure symbolique de ce moi imaginaire de leur auteur. Les personnages dont on a changé le nom se déplacent par rapport au monde « réel » dans un « moi imaginaire » qu'ils doivent dorénavant assumer. Pour se différencier d'eux-mêmes ?

En dernier ressort, la nécessité de se fabriquer une nouvelle identité correspond à un tournant, la fin du XVII^e siècle, où s'installe un malaise général qui met les *cabeceras* indiennes en position de face à face avec les Espagnols, dans un univers où un certain équilibre est atteint et où commence à s'exercer la concurrence pour l'exercice du pouvoir politique au sein des *cabeceras*. Concurrence qui se construit, du côté indigène, autour d'une course à la légitimité, à l'antiquité du nom et de l'occupation du territoire. C'est cela essentiellement qui se joue dans les Titres Primordiaux et qui est probablement aussi à l'origine d'un soubresaut général dans la vallée de Toluca à la fin du XVII^e siècle.

Dans un article récent, Thomas Calvo explique que les années 1680-1700 sont marquées par une crise du monde indigène au sein duquel s'affirme l'autorité politique. Se promenant sur les terres de San Juan Yasona -Oaxaca-, il a croisé le chemin de Juan Hernández, favorable à une certaine « collaboration avec le monde dominant », qui incarne le parti des « bons Indiens » et celui de don Luis de Velasco, personnification de « la résistance et de la distanciation religieuse ». L'auteur réussit à démêler les intrigues déployées par les clans ennemis pour la capture du pouvoir politique et démontre que les principaux instigateurs de la résistance sont les caciques. Davantage hispanisés, censés être plus proches de la culture dominante, ils vont canaliser les opinions divergentes pour obtenir le contrôle du pouvoir, quitte à devenir de « bons Indiens » par la suite.⁶⁰

Dans ces années-là, la vallée de Toluca a également livré sa propre bagarre. Les Codex Techialoyan sont l'un des remparts érigés par les villages ; ils incarnent tout autant la tradition que la résistance des univers indigènes face aux « autres », qui se trouvent en dehors de certaines limites, territoriales, culturelles, religieuses et qui peuvent être seigneurs de troupeaux, résidents de centres urbains, colporteurs... Les hommes de ces années-là forgent une sorte de nouvel âge du « pouvoir au village » et le transmettent aux générations futures. Ainsi, les « Titres Primordiaux » d'Ocoyoacac évoquent directement

60. Thomas Calvo, « Nubarrones y tormentas sobre la Sierra zapoteca : luchas de poder en San Juan Yasona (1674-1707) », 22 p., article à paraître.

le rôle central de la noblesse dans la préservation du patrimoine indigène des générations à venir :

Et quand le temple de Dieu sera achevé quand les enfants naîtront là-bas, quand les petits-enfants qui sont là-bas resteront pour servir le bienheureux saint François et le Roi, pour payer le tribut royal et obéir à son honorable commandement, qu'ils prennent soin du village et [des lieux] où sont les terres, que personne ne leur retire leurs biens, qu'ils regardent ce papier que nous réalisons. Les Espagnols arrivent ne leur montrez pas. Moi ici je mets mon nom Diego Quauhchocholtecatl Huexololtecatl ... le papier parlera à ceux qui viennent [de la part] du Roi de Castille pour qu'il voit comment nous rédigeons en nahuatl ... Juan Arias et Francisco Apacuecholtecatl mari de Juana Acazacatzin l'écrivent en langue sonore⁶¹.

61. « *Y cuando concluye el templo de Dios, cuando allí nazcan los hijos, los nietos que allí se vallan quedando para que sirvan al Bienaventurado San Francisco, y al Rey, para que paguen el real tributo y obedezcan su honroso mandato, que cuiden el pueblo y donde están dando las tierras, no alguno les quite las heredades, mirad este papel que pasamos a poner, ya vienen los españoles, no se les enseñéis, quien fuere la sal da verdad, yo aquí pongo mi nombre Diego Quauhchocholtecatl, Huexololtecatl, aquí lo asentamos a la vista de la tierra, donde hablará el papel, los que vienen del Rey de Castilla, para que lo vean como se pone en lengua nahuatl, aquí en la tierra de los inquietos, lo ponen en lengua sonora Juan Arias, y Francisco Apacuecholtecatl, marido de Juana Acazacatzin.* », Titres Pirmordiaux d'Ocoyoacac in Margarita Menegus Bornemam, *Antología de documentos sobre la tenencia de la tierra en la época colonial*, México, Universidad Iberoamericana, 1979, pp. 53-64 ; ici, p. 53.